LES CAMARADES
adresseront
tout ce qui concerne
l'anarchie
à A. Mahé & A. Libertad
30, rue Muller, 30
PARIS-XVIII.

# l'anarchie

PARAISSANT TOUS LES JEUDIS

ABONNEMENTS

FRANCE
Trois Mois..... 1 50
Six Mois..... 3 »
Un An..... 6 »

ÉTRANGER
Trois Mois..... 2 »
Six Mois..... 4 »
Un An..... 8 »

PREMIÈRE ANNEE. — N° 4 | DIX CENTIMES | JEUDI 4 MAI 1905

## LE PREMIER MAI

Premier mai.

La fête nationale et internationale du Prolétariat organisé.

« Le 14 Juillet » de la classe ouvrière syndiquée.

La deuxième édition de la fête des Bistros.

L'Anniversaire tragi-comique de quelque chose que l'on prendra...

Premier mai 1905 : Prologue.

Dans l'église archi-épiscopale, a lieu la grande cérémonie; les grands-prêtres, qui se sont délégués vers d'autres lieux, sont absents.

La Tribune est comble. Le bureau est envahi. Les têtes les plus drôles y paraissent. Un assesseur, délégué et secrétaire de je ne sais quoi, qui a pavoisé sa poitrine d'une grande cravate, avec sa décoration et sa trogne enluminée donne la note qui convient.

Seuls, paraissent en un défilé curieux, les éternels seconds rôles ou les futurs premiers. Dans la coulisse, on devine les machinistes influents truquant le système.

L'alcool déborde de presque toutes les gueules par des rôts odorants.

Quelques ouvriers réguliers, une centaine au plus sont venus par esprit de combativité, ou par esprit de devoir. Quelques-uns, sincères, croyant travailler à leur émancipation, et que les épisodes soulographiques des à-côtés écœurent et désillusionnent.

Une salade bizarre où dansent les mots Prolétariat organisé, Revendications ouvrières, Journée de huit heures, Tous debouts en 1906, le Patronat, les Exploiteurs, les Exploités, Ma corporation, Délégués, la Chambre syndicale de... etc... s'assaisonnent devant nous.

On a l'impression d'entendre un phonographe qu'un ressort d'horlogerie remonte constamment, mais dont les crans usés du rouleau ne permettent qu'à quelques mots de sortir.

Une tentative de débat sérieux est impossible. On est dans la salle, non pour s'instruire, mais, paraît-il, pour faire impression sur le patronat. Il faut être d'accord forcément, *tous amis, tous frères*, pour que la presse ne puisse dire qu'il y a eu désaccord.

On travaille pour la galerie.

Est-ce que la presse devra dire demain, le nombre de gens ivres à la tribune ? Devra-t-elle parler des recettes exceptionnelles des bistros à un kilomètre de rayon de la Bourse du Travail ? Est-ce qu'elle devra compter le nombre d'hommes rentrant à la nuit, chez eux, le ventre plein d'alcool et la bourse vide ?

En face de la Bourse du Travail, un groupe décoré de rouge, est en train de boire... je passe... un homme s'en détache et me donne deux sous « pour m'embrasser sur le crane » me prenant pour un miséreux et pour rire un brin; des pièces d'argent tombent à terre, roulant de sa poche.

Emancipation ouvrière par l'organisation syndicale !

Mais revenons... Quelques notes cependant, il faut le reconnaître, sont intéressantes et font une tache de lumière sur ce milieu; deux terrassiers parlent avec une simplicité, une sobriété très grande et font à quelques-uns un véritable plaisir : un homme qui ne [illegible] et à qui la foule syndicale [illegible] chapeau »... dit des choses justes; Gabrielle Petit, avec son éloquence fruste, conservant son caractère primesautier, rompt la monotonie dégoûtante du rituel dogmatique.

Après un incident, où nous prenons, les meilleurs comme les plus mauvais, des formes grotesques dans la rapidité des gestes, où se sent l'énervement du dégoût et de la fatigue chez les uns, de l'alcool chez les autres, après, dis-je, il faut chanter.

Chanter la goualante de circonstance.

C'est une famille de Drouin de Bercy, ex-tenancière d'un cabaret spécial pour snobs et névrosés, vers Clichy, qui a fabriqué paroles et musique.

Ce n'est pas tant la foule ignorante, qui veut la chanson. Ce sont les leaders; le machiniste Pouget, s'oublie jusqu'à sortir de la coulisse. Il faut qu'on chante au peuple. Et la femme, avec un certain courage d'ailleurs, se moquant de nos engueulades plus ou moins justes, attend le moment de pousser sa note. Il faut bien vivre.

Nous faisons tous nos efforts pour qu'on ne chante pas, saisissant bien le ridicule de ce cantique sans grâce entre ces quatre murs, donnant à cette lutte un caractère mièvre... Mais en France, tout finit par des chansons. Et nous nous arrêtons, non vaincus par la force de ces hommes, à qui les maîtres cauteleux, glissant la calomnie, ordonnent de nous respecter, mais par leur inconscience, par leur aveuglement, par l'atmosphère d'alcool que nous ne pouvons plus respirer.

Et voici la scène finale.

Lépine a donné ordre à sa clique policière de se réserver... De laisser jouir de son icône, de son idole, de son drapeau, cette foule religieuse.

Les portes sont dégagées; les policiers sont derrière les chantiers du métro, attendant le moment opportun.

La Bourse du travail, resserrée entre deux maisons, dans ce couloir étroit, est laide. Sa base est bariolée d'affiches, ses étages supérieurs sont coupés par une bande rouge en lettres d'or pour 1906. Un drapeau rouge crêpé de noir (couleurs autorisées par la loi) rappelle la tragédie de Limoges. Rien ne manque ni l'hosannah, ni le souvenir aux martyrs.

On va montrer le drapeau rouge à la fenêtre ! La goualante c'était bien, mais la vue de l'icône... c'est sublime !

Je regarde et je revis... les scènes où, au cri de : Dieu le veut ! brandissant la croix, les Pierre l'hermite menaient les foules à la mort. Seulement, ici, les prêcheurs font du chiqué et laisseront la foule partir toute seule... d'ailleurs, l'emballement de cette foule est purement de surface.

Des buées lourdes vont vers le drapeau rouge et des « Ça ira » entrecoupés de hoquets s'entendent... c'est du délire...

Les flics !...

La colère se calme. L'ouvrier honnête, réapparait... et il s'enfuit, suivi par les bottes des agents.

La comédie est terminée... Il faut se disperser et la foule se débande, hoquetant et titubant, alors que des camarades énervés, voulant résister aux ordres et aux bourrades, jettent *l'anarchie* au nez des ouvriers policiers comme défi.

Et tout au fond... les cabarets, les mastroquets, les mille tentacules de cette pieuvre terrible, l'alcool, sucent, aspirent tout ce sang ouvrier.

C'est la fête du prolétariat organisé.

C'est le premier mai.

**Albert LIBERTAD.**

Demandez partout

L'ANARCHIE

Qui paraît tous les JEUDIS

## Chiquenaudes et Croquignoles

### Qui relèvera le gant ?

*La* Petite République socialiste *signale heure par heure, les pas de Monsieur Edouard de Galles; elle dépeint avec attention la couleur de son complet, la forme de son chapeau, un « melon noir ».*

*Elle dit à l'avance l'endroit où il déjeunera, le service religieux qu'il suivra, etc.*

*Tout le monde connaît les sentiments républicains socialistes de cet organe et sa haine logique pour les tyrans : aussi tout nous permet de croire que ces informations en première page n'ont rien de flagorneur et c'est bien plutôt pour signaler son passage à un Brutus quelconque. C'est du bon travail.*

*Dernière heure : L'espoir de notre amie, la* Petite République socialiste *a été déçu. Tant pis.*

—o—

### La 11e maudite.

*C'est avec un petit frisson que nous avons lu ce titre suggestif dans la* Voix du Peuple.

*Nous pourrons éprouver longtemps cette sensation. Il y a 144 régiments d'infanterie à 10 ou 12 compagnies chaque (à peu près), soit au minimum 1440. Il y en a une demi douzaine de maudites, soit encore 1434 sensations, sans compter la cavalerie.*

*Ne pourrait-on trouver un moyen plus rapide et moins sentimental ?*

—o—

### Epuration de Paris.

*Afin d'épurer les lignes des grands boulevards que salissent, paraît-il, les agissements d'individus sans aveu, le sieur Lépine a décidé de faire faire des rondes spéciales et, en plus de disséminer les gens du sieur Hamard sur la voie publique.*

*On est avisé d'avoir à surveiller avec plus d'attention que jamais sa bourse et sa... vertu... (le sexe n'a pas d'importance pour les anciens sous-offs).*

—o—

### Un bon tiens...

*Notre ami Grandjouan, un dessinateur antisyndicaliste affiné, dans le dernier numéro de la* Voix du Peuple, *représente deux bourgeois fumant de bons cigares, ils regardent passer une troupe d'ouvriers honnêtes tenant une banderolle portant ces mots : « Au premier mai 1906, nous ne travaillerons que huit heures. »*

*Et ce dialogue s'échange :*

*— Alors c'est l'an prochain qu'ils veulent les huit heures.*

*— Chouette, il y a un an de bon...*

Le comité de rédaction *n'avait pas lu la légende.*

—o—

### Pansements antimilitaristes.

*Etiquettes hygiéniques gommées, spéciales pour blessures de sabre, trous de balles, coups de pied de cheval, etc., fournies gratuitement aux populations favorisées de charges de cavalerie et de feux de peleton.*

*S'adresser à l'A. I. A. T.*

*On ne répond pas de la guérison, ni surtout de la rechûte par ce moyen.*

**CANDIDE.**

## A VARSOVIE

Avec des chants, rien que des chants, avec des drapeaux rouges comme fusils, le peuple, en Russie, vient encore d'aller chercher la mort.

Et les cosaques, sans risques, ont pu frapper de droite et de gauche, sur cette foule impuissante.

Ils étaient en balade, plus de cinq mille, et femmes et enfants les accompagnaient. Ils partirent de la place Vitkovski, où ils s'étaient donné rendez-vous ; ils allaient par les rues, protégés, pensaient-ils, par leur drapeau rouge et leur sagesse.

Et les uhlans... et les cosaques sont venus. Dans la rue Marchalskovskaia, les assassins de la police ont commencé à charger à grands coups de nagaïkas.

Je ne sais... on parle de plus de cinquante morts et des blessés... On ne saura jamais la vérité, comme c'est toujours ici... Chacun emporte ses morts et pleure...

Quelques agents, dit-on, ont été blessés par une bombe. Qu'y a-t-il de vrai ? Ces brutes ont la peau si dure...

60.000 soldats, des enfants du peuple, attendaient, l'arme à la main, leurs frères de servitude. Que leur dire, que leur crier ? Quelle inconséquence, quelle folie des deux côtés ! S'en aller sans armes contre des fusils ! Se servir de fusils contre des foules sans armes !

Ici, comme dans tous les pays, les hommes malheureux porteront-ils longtemps des armes pour défendre les heureux et tuer leurs proches ?

Est-ce que longtemps encore les hommes pauvres qui ont la force du nombre auront la magnanimité ridicule de ne pas employer tous les moyens pour tuer les hommes riches ?

**NANITCHA.**

## La Journée de huit heures

(*Suite*).

Nous disions en terminant l'article du n° 3, que l'homme ne cherche point à ne plus faire de gestes inutiles.

Au contraire, il cherche tout mouvement tendant à la diminution de la main-d'œuvre. Quand on voulut démontrer à l'ouvrier que le machinisme ne lui était pas hostile, on ne lui dit pas : « Il diminue ton effort, te remplace dans le dur labeur », mais plutôt, « il augmentera la somme totale de travail, il poussera à une consommation factice. »

Et la machine à la confection de laquelle des centaines d'hommes travaillent dix ou douze heures par jour et qui servira à distribuer des plaquettes de chocolat ou des jetons de bistro, est considérée comme une bonne chose parce qu'elle donne du travail à l'ouvrier!

La classe possédante, elle, pense que c'est un des bons exutoires par lesquels s'en va l'effort humain.

Chaque fois que la science, le développement, malgré tout, de la mentalité des hommes va supprimer quelques gestes inutiles, les hommes en tant qu'ouvriers, en tant que travailleurs s'interposent. Leur syndicat, leur fédération viennent à la rescousse.

Le vieil homme qui couche à l'Elysée avait, l'an dernier, vu tout le ridicule, tout le servilisme de l'acte qui consiste à déposer un bout de carton sur lequel, au préalable, on avait fait déposer ses nom, prénoms et titres. Beaucoup de hautes notabilités bêlèrent comme lui. La carte de visite allait être supprimée. C'était un effort ridicule de moins, sans compter tous les autres avantages individuels.

Immédiatement, le syndicat des typographes, la Fédération française des travailleurs du Livre, s'agitèrent, et après des pas et des démarches, le vieux consentit à se laisser submerger de tous les petits carrés de la politesse palpable.

Les « attendus » ouvriers seraient curieux à citer tout au long.

Il ne vint pas à l'idée de la C. G. T. de dire : « Parce que l'on n'imprime pas de cartes de visite, parce que l'on fabrique moins de Magands, rien de ce que consommaient les hommes qui imprimaient ou fabriquaient ces objets, n'est enlevé de la circulation économique, donc ces hommes, sans aucun risque pour les autres hommes, peuvent continuer à vivre comme précédemment. »

Il advint aussi, qu'une fois, l'autorité gouvernementale constata qu'il y avait assez d'armes dans les magasins de l'Etat et licen-

cia, à St-Etienne, une partie des ouvriers de la manufacture. Le député socialiste de la circonscription, un nommé Aristide Briand, fit entendre sa voix pour « ces travailleurs injustement sacrifiés » et on les réintégra pour faire des fusils, des sabres, etc. Travail utile ! ! ! On l'a vu à Limoges.

Nous ne citons là que des réformes officielles.

Citerons-nous l'ordre du jour, d'il y a deux semaines, à la Chambre des députés, déposé par M. Jules Coutant, socialiste, en compagnie de M. le marquis de Dion, de Georges Berry et d'autres aussi chics.

C'est au nom de la classe ouvrière, des mécaniciens dont il connait, paraît-il, le travail par sa propre expérience, que le député ouvrier a demandé l'établissement d'une exposition des Sports. Cet homme qui soutient les intérêts d'hommes vivant dans des logis insalubres, qui représente une partie de la population, privée d'air et de lumière, parle de construire des palais que l'on détruira au bout d'un an, dans le but d'occuper le travailleur.

Cet internationaliste parle de la concurrence étrangère et du développement de l'industrie française.

Il faut donner du travail à l'ouvrier !

Et le cri des quarante-huitards s'entend encore : **du travail !**

Aucune organisation économique ou parlementaire n'a pris le véritable chemin pour assurer la diminution de l'effort humain. La journée de huit heures n'est pas même une tentative de diminution de cet effort, mais bien plutôt une tentative pour sa généralisation.

La C. G. T., recommençant une campagne, ne se débarrasse nullement des erreements du passé. Elle suit la route tracée par les politiciens et par les sentimentaux.

Elle ne peut résoudre la question de huit heures, pour plus exactement parler, la question de la diminution de la durée journalière de l'effort humain, qu'en s'amputant elle même.

Les trois-quarts des métiers qui ont bureau aux Bourses du Travail sont des mètiers inutiles servant à entretenir l'organisation actuelle.

Si cette dernière est mauvaise, il n'y a qu'à tourner l'effort contre elle.

Que penser d'un médecin qui laisserait un homme absorber un poison troublant son organisme, ne lui en limitant que l'usage ?

Que ce médecin a besoin de clients.

La C. G. T. ne veut toucher à l'organisation actuelle que d'une patte légère ; à la surface, sans jamais attaquer le principe de l'exploitation de l'homme, elle en discute les détails. Elle obtient des réformes légales, du genre de celle des bureaux de placements dont le ridicule et l'imbécillité apparaît sitôt la mise en pratique.

Que penser, sinon que la C. G. T. a besoin de clients ?

Quand donc la méthode chinoise qui consiste à ne payer le médecin que lorsque ses clients sont en bonne santé ? s'appliquera-t-elle en France, pour tous les genres de médecins, de rebouteurs et de charlatans.

Pour une réforme, ce serait une réforme.

Beaucoup prendraient le parti de les guérir ; mais beaucoup de membres de la C. G. T., peu autorisés pour une besogne intéressante, se verraient obligés de reprendre le composteur, la truelle ou le mètre à auner le drap. Le plus tôt serait le mieux.

Diminuer la journée de travail n'est pas une réforme, c'est un chambardement social ; les académies doctrinales, les corps organisés légalement n'ont rien à faire en cette occasion. C'est à la science et à la volonté des forts de porter la hache dans les branches de métier à élaguer, au lieu de laisser les imbéciles frapper à tort et à travers.

**L. A. BORIEUX.**

*(A suivre).*

# Appel aux Critiques

Nous recevons, d'un de nos amis, cette lettre où se lit, mêlée à une aimable critique, un esprit de bonne camaraderie. Pour lui, certainement, le libre examen serait suffisant :

Camarade,

J'ai lu avec beaucoup d'attention les divers articles qui composent l'*anarchie*, j'y ai trouvé des idées et des théories qui m'ont plu, mais aussi, j'y ai trouvé des choses qui m'ont désorienté.

Vous attaquez et ridiculisez socialistes, coopérateurs, syndicalistes, etc., comme de simples réactionnaires.

A ma honte, j'avoue ne pas comprendre très bien votre haine pour tout ce monde-là ! Jusqu'à présent j'avais considéré les groupements politiques et économiques comme des moyens d'émancipation, mais puisque vous condamnez tout cela vous devez sans doute avoir de sérieuses raisons ; aussi je vous prie donc de les exposer et surtout, puisque vous négligez ces moyens de concentration des forces prolétariennes d'expliquer par quel procédé vous arriverez à convaincre de votre idéal la masse fruste des villes et des campagnes.

Car ne l'oubliez pas, pour vivre normalement sous la seule autorité du libre examen il faudrait que ceux qui vous entourent acceptassent ce « modus vivendi » ; or, c'est tout juste le contraire que vous voyez se produire, donc j'en reviens à mon idée si l'anarchiste se confine dans son idée propre et ne descend pas d'un cran catéchiser le socialiste, si le socialiste n'en fait pas autant en s'immisçant dans les milieux radicaux pour exposer à ceux-ci sa théorie, comment l'évolution se produira-t-elle ? Pour ma part je dois vous dire que j'ai fait le projet d'organiser ici une coopérative de consommation, mais avant d'aller plus loin j'attendrai votre réponse, cependant, camarade, permettez moi d'espérer que vos bons arguments n'arriveront pas à me convaincre de l'inutilité des groupements.

Donc, dans l'attente de votre réponse, je vous serre fraternellement la main.

**P. A.**

Que tous les camarades, les amis, qui ont de pareilles questions, de mêmes observations à nous faire nous les communiquent.

Le camarade **L. A. BORIEUX**, dans une rubrique intitulée *L'Organisation*, envisagera les différentes phases du problème, en tenant compte des critiques de tous sur le point de vue où nous nous sommes placés.

Cette rubrique commencera vers le numéro 6 ou 7.

# L'ORDRE RÈGNE...

Très intéressantes les observations de M. Chittenden (1), lesquelles tendent à prouver que d'aucuns, parmi les hommes mangent trop de viande, absorbent trop d'aliments : — nuisent à leur constitution.

Superlativement intéressantes ces observations si l'on se place au point de vue social, c'est à dire si l'on songe aux nombreux humains qui non seulement ne risquent pas l'albuminurie ; mais sont manifestement trop peu nourris.

Un peu d'équilibre arrangerait tout le monde.

**L. F.**

(1) *Physiological Economy in nutrition.* — New-York, Stockes, 1905.

# SEMEURS D'AMOUR

I

Nous sommes les semeurs d'amour,
Dans la nature frémissante
Nous chantons d'une voix puissante
L'éveil des baisers au grand jour.
Mieux que les freluquets de cour,
Nous avons l'humeur caressante...
Nous sommes les semeurs d'amour !

II

Parmi l'or clair des blés grandis
Où l'été prépare nos couches,
C'est dans les étreintes farouches
Que nous trouvons nos paradis.
Bravant les préjugés maudits,
Nous engendrons les libres souches
Parmi l'or clair des blés grandis.

III

Le monde menteur où fleurit,
Trônant sur l'union des êtres,
L'hypocrite blason des reîtres
Déplaît à notre libre esprit
Pour toute étreinte où l'on s'offrit
L'amour veut se passer de maîtres :
En liberté l'amour fleurit !

IV

Militants de l'amour sans lois,
L'ardeur qui coule dans nos veines
S'assouvit à l'ombre des chênes,
Dans le calme enchanteur des bois.
Nos désirs, durables parfois,
Ignorent le manteau des gênes :
Nous célébrons l'amour sans lois.

V

Rouge, notre amour va chantant
L'aube des temps qui se préparent,
Et les cerveaux peureux s'effarent
De notre geste militant.
Le vieux monde roule en montant
Aux vieilles lunes qui s'égarent,
Et notre amour s'en va chantant !..

VI

Nous répandons les vérités
Et démasquons l'hypocrisie
Dans ce monde où la bourgeoisie
Promène ses banalités.
Evoquant les pures clartés
D'une vivante poésie,
Nous répandons les vérités !

VII

Le vieux monde un jour croulera
Sous les révoltes salutaires.
Heureux, dans les champs libertaires
L'amour libre rayonnera !
Alors la terre enfantera
Les familles égalitaires.
Le vieux monde un jour croulera !..

**Jacques TORRENT.**

# DE PEUPLE A PEUPLE

Je disais qu'il y avait entre différentes nations des degrés de culture, de bonté, de courage, qu'il était impossible à un observateur de ne pas constater.

Il n'est pas toutefois impossible de rencontrer des théoriciens de chambre qui, désireux plutôt de tout harmoniser et de tout généraliser dans les phénomènes sociaux, répugnent à cet imbroglio qu'aucune loi naturelle ne réglemente, et qui voudraient sous toute latitude trouver aux collectivités humaines une certaine uniformité, une sorte d'universelle égalité : partout opulents et miséreux, privilégiés et déclassés, gouvernants et gouvernés, affameurs et affamés.

Certes ce n'est pas moi qui nierai la division, partout, en exploiteurs et en exploités, de la société humaine.

Mon point de vue cependant est tout autre dans la question qui m'occupe.

Il va de soi que deux individus d'un même milieu, voire même deux frères d'une même famille ne sauraient en tout point se ressembler, ne sauraient s'identifier complètement.

Comment nier alors la profonde dissemblance qu'il peut y avoir d'un peuple à un autre ?

C'est ainsi qu'on est amené à dire qu'il ne peut y avoir rien de commun, si ce n'est le droit reconnu légal d'opprimer d'une part et de l'autre la même misère résignée, entre un exploiteur français et un exploiteur turc (musulman ou chrétien), de même qu'entre un exploité français et un exploité turc (musulman ou chrétien).

Le caractère et l'éducation d'un Français, ainsi que de tout autre individu d'une autre autre nationalité, diffère foncièrement de celui des autres peuples.

Il y a donc incontestablement entre les peuples des différences de caractère et d'éducation.

Donc, puisqu'il y a des différences entre eux, il doit aussi nécessairement y avoir de l'un à l'autre et sous tel ou tel point de vue des degrés d'infériorité.

Quel pourrait y être approximativement le rang du Français ?

Voilà la question sur laquelle j'avais promis de présenter quelques remarques, non parce que je prétends y apporter une solution, mais plutôt parce que pour juger d'un milieu français, un étranger sera forcément moins influencé par l'ambiance que ceux qui y évoluent.

Maintenant qu'est-ce qui caractérise le plus les Français ?

On constate d'abord qu'indépendamment de toute culture intellectuelle, ils ont le sens à un degré très développé d'une bonté, d'une sollicitude inconsciente, d'un altruisme pour ainsi dire irréfléchi et instinctif. Un Roumain, par exemple, un Allemand, ou un habitant d'Autriche-Hongrie ne répond qu'à contre-cœur ou ne répond point du tout à un étranger qui lui demande quelque renseignement. Les Français sont de tout autre caractère : ils ne demandent pas mieux que de vous rendre service, de quelque manière que ce soit ; que dis-je ? ils paraissent même en être enchantés, et ce n'est point vous qui leur demandez quelque chose, mais plutôt eux qui vous sont obligés d'avoir bien voulu leur donner l'occasion de vous servir.

Et remarquez que ce n'est point là le résultat d'une éducation puisqu'on trouve cette tendance serviable à la fois chez le lettré ou chez l'ignorant.

On remarque encore que la naïveté est un caractère essentiellement français. Je ne sais comment l'impression me vient de trouver chez le Français des caractères qui sont plutôt le patrimoine des femmes et des enfants : naïveté excessive, caractère très sensible aux flatteries personnelles, nature irascible au plus haut degré, mais point du tout vindicative, prédominance du sentiment sur la raison, etc.

Il me paraît qu'en s'y prenant avec un tout petit peu d'habileté et surtout en prodiguant les mots flatteurs, les manières prévenantes qui sont si naïvement goûtées par les Français, un fourbe, un Asiatique astucieux pourrait aisément faire son affaire...

On peut encore dire que le courage, la franchise, la libéralité et surtout l'esprit d'ordre sont les qualités maîtresses du Français ; il a encore le sentiment du sacrifice et de la solidarité.

On trouverait par contre qu'il est un peu babillard, parfois même insupportablement, blagueur, imprévoyant, excessif en toute chose, tour à tour pour rien s'exaltant ou s'atterrant.

Mais de toutes ses qualités c'est sa bonté naturelle et inconsciente qui lui réserve sans contredit une place privilégiée parmi les nations du monde.

**Dikran ELMASSIAN.**

**Les CAMARADES que cette feuille intéressera, enverront, le plus vite possible, un abonnement, selon leurs moyens.**

**Cela diminue le rôle des intermédiaires bourgeois dans nos relations.**

**Si l'ANARCHIE intéresse, qu'elle vive par elle même.**

NOUVELLE

# Plaisirs de Riches

Quand ils eurent visité les jardins, les terrasses, les serres et, à l'entrée du parc, la maison du jardinier, somptueusement vêtue de lierre, de bignones et de vigne vierge, ils revinrent l'âme en attente, l'âme en angoisse, lentement, sans se parler, vers la pelouse où la comtesse suivait d'un regard d'amour ses trois enfants qui, chevelures blondes, claires fanfreluches, petites chairs roses et heureuses, jouaient dans l'herbe sous la surveillance de la gouvernante... A vingt pas, ils s'arrêtèrent respectueusement, l'homme la tête découverte, sa casquette à la main, la femme timide, sous son chapeau de paille noire, gênée dans son caraco de laine sombre, tortillant, pour se donner une contenance, la chaînette d'un petit sac en cuir... Au loin, le parc déroulait, entre d'épais massifs d'arbres, ses pelouses onduleuses...

— Voyons !... Approchez !... dit la comtesse avec une encourageante bonté...

L'homme avait la figure brunie, la peau hâlée de soleil, de grosses mains noueuses couleur de terre, le bout des doigts déformé et luisant par le frottement continu des outils... La femme était un peu pâle, d'une pâleur grise sous les taches de rousseur qui lui éclaboussaient le visage, un peu gauche aussi et très propre.

Elle n'osait pas lever les yeux sur cette belle dame qui tout à l'heure allait l'examiner indiscrètement, l'accabler de torturantes questions, lui retourner l'âme et la chair, comme les autres. Et elle s'acharnait à regarder ce joli tableau des trois babys qui jouaient dans l'herbe avec des manières contenues et des grâces étudiées, déjà... Ils avancèrent lentement de quelques pas, et tous les deux, d'un geste mécanique et simultané, ils se croisèrent les mains sur le ventre.

— Eh bien !... demanda la comtesse... vous avez tout visité ?

— Madame la comtesse est bien bonne, répondit l'homme. C'est très grand... C'est très beau... Oh ! c'est une superbe propriété !... Par exemple, il y a du travail !

— Et je suis très exigeante, je vous préviens... très juste... mais très exigeante... J'aime que tout soit tenu dans la perfection... Et des fleurs... des fleurs... toujours... partout !... D'ailleurs, l'été, vous avez deux aides; l'hiver, un seul... c'est suffisant.

— Oh ! répliqua l'homme... le travail ne me gêne pas... Tant plus il y en a... tant plus je suis content... J'aime mon métier... et je le connais... les arbres... les primeurs... et tout !... Pour ce qui est des fleurs... avec de bons bras, du goût, de l'eau, et, sauf vot' respect, madame la comtesse..., beaucoup de fumier, d'engrais... un bon paillis, on a ce qu'on veut...

Après une pause, il continua...

— Ma femme aussi est bien active... bien adroite... et elle a de l'administration... Elle n'a pas l'air forte à la voir... mais elle est courageuse, jamais malade, et elle s'entend aux bêtes comme personne... Là d'où nous venons, il y avait trois vaches... et deux cents poules... Ainsi !

La comtesse fit un signe de tête approbateur:

— Le logement vous plaît ?

— Le logement aussi est très beau... C'est quasiment trop grand pour de petites gens comme nous... Et nous n'avons pas assez de meubles pour le remplir... Mais on n'habite que ce qu'on habite, bien sûr !... Et puis c'est loin du château... Faut çà !... Les maîtres n'aiment pas quand les jardiniers sont trop près... Et nous, on craint de gêner... De cette façon, on est chacun chez soi... Ça vaut mieux pour tout le monde... Seulement...

L'homme hésita, pris d'une timidité soudaine, devant ce qu'il avait à dire :

— Seulement, quoi ? interrogea la comtesse, après un silence qui augmenta la gêne de l'homme.

C[illegible]erra plus fort sa casquette, la tour[illegible] ses gros doigts, pesa davantage sur le sol, et, s'enhardissant :

— Eh bien, voilà ! fit-il. Je voulais dire à madame la comtesse que les gages n'étaient pas assez forts pour la place... C'est trop court... on ne pourra pas arriver... Madame la comtesse devrait donner un peu plus...

— Vous oubliez, mon ami, que vous êtes

logé, chauffé... que vous avez les légumes et les fruits... que je donne une douzaine d'œufs par semaine et un litre de lait par jour... C'est énorme !

— Ah ! madame la comtesse donne le lait et les œufs ?

Et il regardait sa femme comme pour lui demander conseil.

— Dame !... C'est quelque chose... on ne peut pas dire le contraire... Ça n'est pas mauvais !

La femme balbutia :

— Ça aide un peu... bien sûr!

Puis, toute tremblante :

— Madame la comtesse donne aussi des étrennes au mois de janvier et à la Saint-Fiacre ?

— Non... rien...

— C'est l'habitude pourtant...

— Ça n'est pas la mienne.

A son tour, l'homme s'enquit :

— Et pour les betteraves... les fouines... les putois...

— Rien non plus... Je vous laisse la peau...

Cela fut dit d'un ton net, sec, après quoi il n'y avait plus à insister...

Et tout à coup :

— Ah ! je vous préviens, une fois pour toutes, que je défends absolument au jardinier de vendre ou de donner à quiconque des légumes... Je sais bien qu'il faut en faire trop pour en avoir assez et que les trois quarts se perdent... J'entends qu'on les laisse se perdre.

— Bien sûr !... Comme partout, quoi !

— Depuis quand êtes-vous mariés ?

— Depuis six ans, répondit la femme.

— Vous n'avez pas d'enfants ?

— Nous avions une petite fille... Elle est morte...

— Ah ! C'est bien... c'est très bien !... approuva négligemment la comtesse... Mais vous êtes jeunes tous les deux... vous pouvez en avoir encore...

— On ne le souhaite guère, madame la comtesse... Mais dame !... on attrape ça plus facilement que cent écus de rente...

Les yeux de la comtesse étaient devenus sévères.

— Je dois encore vous prévenir que je ne veux pas, absolument pas, d'enfants chez moi. S'il vous survenait un enfant je me verrais forcée de vous renvoyer tout de suite. Oh ! pas d'enfants !... Cela crie, cela est partout, cela dévaste tout... cela fait peur aux chevaux et donne des épidémies... Non, non, pour rien au monde je *ne* tolérerais un enfant chez moi... Ainsi vous voilà prévenus... arrangez-vous... prenez-vos précautions...

A ce moment, l'un des enfants qui était tombé, vint se réfugier en criant et se cacher dans la robe de sa mère... Celle-ci le prit dans ses bras, le berça avec de gentilles paroles, le calma, l'embrassa tendrement, et le renvoya apaisé, souriant, avec les autres. La femme se sentit subitement le cœur bien gros... elle crut qu'elle n'aurait pas la force de retenir ses larmes. Il n'y avait donc de joie, de tendresse, d'amour, de maternité, que pour les riches? Les enfants s'étaient remis à jouer sur la pelouse... Elle les détesta, d'une haine sauvage ; elle eût voulu les injurier, les battre, les tuer ; injurier, battre et tuer aussi cette femme insolente et cruelle, cette mère égoïste qui venait de prononcer des paroles abominables, des paroles qui condamnaient à ne jamais naître tout ce qui dormait d'humanité future dans son ventre de pauvresse... Mais elle se contint et elle dit simplement, sur un avertissement plus autoritaire et plus implacable que les autres :

— On fera attention, madame la comtesse... On tâchera...

— C'est cela!... Car je ne saurais trop vous le répéter... C'est un principe chez moi... un principe avec lequel je ne transigerai jamais...

Et elle ajouta avec une inflexion presque caressante dans la voix :

— D'ailleurs, croyez-moi... quand on n'est pas riche... mieux vaut ne pas avoir d'enfants...

L'homme, pour plaire à sa future maîtresse, conclut :

— Bien sûr !... Bien sûr... Madame la comtesse parle bien.

Mais une haine était en lui. La lueur sombre qui passa comme un éclair dans ses yeux démentait la servilité de ses paroles... La comtesse ne vit point briller cette lueur de meurtre car, instinctivement, elle avait le regard fixé sur le ventre de la femme qu'elle venait de vouer à la stérilité ou à l'infanticide...

Le marché fut vite conclu... Elle fit ses recommandations, détailla les services qu'elle attendait de ses nouveaux jardiniers, et comme elle les congédiait, elle dit d'un ton qui n'admettait pas de réplique :

— Je pense que vous avez des sentiments religieux... Ici tout le monde va le dimanche à la messe et fait ses Pâques... J'y tiens absolument...

Ils s'en revinrent sans se parler, très graves, très sombres... La route était poudreuse, la chaleur lourde, et la pauvre femme marchait péniblement, tirait la jambe... Comme elle étouffait un peu, elle s'arrêta, posa son sac à terre et délaça son corset...

— Ouf ! fit-elle, en aspirant de larges bouffées d'air.

Et son ventre, longtemps comprimé, se tendit, s'enfla, accusant la rondeur caractéristique, la tare de la maternité, le crime... Ils continuèrent leur chemin...

A quelques pas de là, sur la route, ils entrèrent dans une auberge et se firent servir un litre de vin...

— Pourquoi n'as-tu pas dit que j'étais enceinte ? demanda la femme.

L'homme répondit :

— Tiens ! pour qu'elle nous fiche à la porte comme les trois autres !

— Aujourd'hui ou demain, va !...

Alors l'homme murmura entre ses dents :

— Si t'étais une femme... eh bien... tu irais dès ce soir trouver la mère Hurlot. Elle a des herbes !

Mais la femme se mit à pleurer... Et elle gémissait dans ses larmes ;

— Ne dis pas ça... ne dis pas ça... Ça porte malheur.

L'homme tapa sur la table, et il cria :

— Faut donc crever !...

Le malheur vint... Quatre jours après la femme eut une fausse couche — une fausse couche ? — et mourut en d'affreuses douleurs, d'une péritonite...

. . . . . .

Et quand le jardinier eut terminé son récit, il dit :

— Ainsi me voilà tout seul maintenant !... J'ai bien songé à me venger. Oui, j'ai songé à tuer ces trois enfants qui jouaient sur la pelouse... je ne suis pas méchant, je vous assure, et pourtant les trois enfants de cette femme, je vous jure que je les aurais étranglés avec une joie... une joie... Ah ! Oui !... Et puis je n'ai pas osé !... Qu'est-ce que vous voulez ?... On a peur... on est lâche... On n'a du courage que pour souffrir !...

**Octave MIRBEAU.**

(*Le Journal d'une femme de chambre.*)

# L'ART & LA SCIENCE

Par suite d'une réaction contre les « aberrations esthétiques » de cerveaux en délire, le camarade Lorulot, dans l'*anarchie*, conclut à la négation complète du beau.

Cette méthode empirique prouve que l'amour irraisonné de la nature conduit aux mêmes errements que ceux qu'il combat.

Je veux donc démontrer, d'une façon théorique et sommaire, que ma conception de l'Art n'a rien de métaphysique et qu'au contraire l'argument, tiré de sa valeur « artificielle » repose sur une idée subjective et une équivoque.

En effet, comme dirait la Palisse, l'artificiel est dans la nature ; ce n'est là qu'un terme relatif à notre point de vue humain. Il sert à définir notre action en opposition à l'action de la nature.

Darwin distingue la sélection par l'homme de la sélection naturelle. En réalité, celle-ci n'est qu'une des formes de celle-là. Devons nous y renoncer ?

Nous devrions alors renoncer à toute industrie et aboutir à « l'abstention vitale ! » Pour une thèse basée sur la vie, c'est une belle conclusion !

L'activité est une obligation. A mesure que l'homme prend davantage conscience de lui-même, il se crée fatalement de nouveaux besoins.

Pour les satisfaire, petit à petit, il perfectionne ses outils, ses armes, son abri, contraint donc d'assurer sa subsistance, sa sécurité, il accapare la matière et dispose à son gré de ses propriétés d'odeur, de son, de forme, de couleur, etc. Le langage articulé devient imitatif, et emprunte les mêmes qualités. C'est l'art.

La science, ami Lorulot, est une belle chose, et l'anatomie une belle science. Mais si elle nous initie à la structure de nos organes, elle n'exclut pas, je pense, l'étude de l'action sur eux, du milieu physique et psychique.

Or, nous savons quelle influence les sentiments exercent sur la santé générale de notre corps (et vice versa). Nous savons aussi que ces sentiments dépendent pour beaucoup de l'intensité lumineuse ou sonore de certaines vibrations. Un rayon de soleil, par exemple, un ciel brumeux, font naître en nous la joie et la mélancolie, tour à tour.

— Je me demande alors pourquoi nous n'essayerions pas de provoquer artificiellement les sensations qui nous sont agréables en renouvelant les circonstances qui les ont produites.

Il est nécessaire évidemment que la raison intervienne.

L'art culinaire, que ne doivent pas réprouver les sauvagistes les plus forcenés, n'est-en somme que la combinaison d'éléments chimiques à des degrés divers de température. Pourtant, de même que nous ne soumettons pas à notre alimentation, n'importe quelle substance qui nous paraît à priori assimilable, il convient de faire une sélection parmi les sensations à adopter.

Les Grecs qui cultivaient les arts connaissaient, paraît-il, le caractère pernicieux de certaines notes, et réprimaient toute tentative d'innovation] en matière musicale. L'histoire rapporte la mésaventure de ce philosophe spartiate qui, inculquant la sagesse par des accords lyriques, se vit sévèrement châtié pour avoir voulu, aux trois cordes que comportait son instrument, en ajouter de nouvelles.

Sans aller jusque là, je crois pouvoir dire que la connaissance ne se sépare pas de la sensibilité.

Je serais désolé que Lorulot, convaincu se sustentât uniquement de sonnets et de mélodies, et se mît à parler le jargon spécial des esthètes.

Dans les milieux anarchistes comme ailleurs, il est toujours ridicule de poser au snobisme et à l'érudition. Si cette vérité était généralement admise, nous ne verrions plus, sous prétexte d'Art, de petits jeunes gens se pâmer devant l'engueulade sadique d'un Laurent Tailhade, et, non plus, pontifier au nom de la science de pauvres cervelles complètement dépourvues de l'esprit scientifique le plus élémentaire.

**Léon ISRAEL.**

*Lire à la 4e page, la réponse du camarade Lorulot, sur la discussion en cours.*

**L'ART & LA VIE ANARCHISTE. — Réponse et Explications nécessaires.**

# L'HUMANITÉ (1)

## INTERVIEW DE SON ONCLE PAR MON NEVEU

### IV

### Les Transformations des Cellules

— Nonc, aujourd'hui, je ne dirai rien. Je suis venu pour t'écouter.

— S'il en est ainsi, je vais te faire parler tout de suite.

— Nonc, tu es taquin.

— Vois-tu, Nef, les oncles ont été inventés pour taquiner les neveux.

— Cà, Nonc, tu aurais plus de mal à le prouver que la théorie cellulaire. Tu ferais mieux de me l'expliquer que de perdre notre *temps* à dire des bêtises.

— Ma foi, tu as raison. Alors dis moi bien *exactement où* nous en sommes.

— Voici. Nous concevons l'évolution générale de la substance et l'évolution particulière de la terre, nous connaissons les grandes lois de l'évolution des êtres (adaptation, hérédité, sélection). Nous voulons maintenant entrer dans le détail de leur application. Nous voulons comprendre les formes transitoires des êtres et nous les expliquer logiquement.

— Il convient au préalable de se rendre compte qu'à un moment donné et dans des conditions spéciales, s'est formé, des éléments mêmes de la substance dite inorganique, un composé albuminoïde, une espèce de gélatine, ou, si tu veux, de la matière organique.

— Qu'est-ce qui nous permet de faire une pareille supposition ?

— La synthèse et l'*analyse organique*. Les hommes sont parvenus à fabriquer dans les laboratoires, et avec des produits inorganiques, des substances qu'on ne trouve habituellement que dans les corps organisés. On a fait la synthèse des alcools, des sucres, des corps gras, des éthers, des essences, des alcaloïdes, de l'urée, ce qui signifie qu'en partant d'éléments inorganiques on a pu reconstituer des corps identiques à ceux produits par des organismes vivants. Mais, n'y serait-on pas arrivé, ce ne serait pas une raison pour considérer la substance organique comme surnaturelle, puisqu'à l'analyse, c'est à dire en la décomposant, on y trouve les éléments de la substance inorganique.

— Tout cela, Nonc, je le comprends. Ce que je ne m'explique pas très bien, c'est comment, d'un composé gélatineux a pu naître la cellule et ensuite comment la cellule a pu s'adapter et se modifier au point de former un organisme aussi perfectionné que celui de l'homme actuel.

— Pour se faire une idée de cette évolution, il convient d'envisager la durée incommensurable des périodes géologiques. On est étonné de constater la différence énorme entre les formes des êtres primitifs et celles des êtres actuels, on est surpris que de simples cellules aient pu se modifier au cours des siècles au point de former des organismes aussi perfectionnés que les nôtres, mais ne voyons-nous pas s'effectuer sous nos yeux le développement d'un être humain ? Ne suivons-nous pas ses métamorphoses depuis la fécondation jusqu'à la mort. Nous le voyons tour à tour embryon, fœtus, enfant, adolescent, adulte, vieillard et enfin cadavre en voie de désagrégation. On constate que le point de départ d'un être vivant, c'est une cellule et que cette cellule évolue comme nous venons de l'indiquer. Et l'on constate en même temps, comme nous le disions l'autre jour, que cette transformation individuelle est, pendant la période qui précède la naissance, un abrégé de l'évolution des êtres depuis la cellule préhistorique jusqu'à l'homme, évolution qui a duré des millions d'années. Dans des livres admirables l'allemand Haeckel nous le décrit bien clairement.

— Quel dommage, ma vieille, que presque tous les humains ignorent ces choses ! Quel dommage que des préjugés stupides maintiennent encore les générations actuelles dans l'enseignement de l'erreur et du mensonge ! Au lieu des livres dogmatiques et spiritualistes qu'elles contiennent, les bibliothèques scolaires devraient renfermer des ouvrages comme ceux dont tu parles.

— Sois sans inquiétude. Le moment n'est pas loin, où l'on n'enseignera plus aux enfants les inepties de l'histoire sainte, où le conte de la création *surnaturelle* du monde sera remplacé par la théorie *naturelle* de la « gastrule ».

— Quelle est cette théorie de la gastrule ?

— Il faut d'abord concevoir les organismes les plus rudimentaires, les **monères,** de simples grumeaux de gelée, qui vivent comme nous, d'une vie très rudimentaire, mais enfin qui vivent.

— Comment, Nonc, des grumeaux de gelée mangent, digèrent !

— Parfaitement. Ils mangent, digèrent, circulent, se reproduisent. Ils poussent des prolongements, englobent des corpuscules propres à leur nutrition et les digèrent. Lorsque leur croissance a atteint une certaine taille, ils se séparent en deux moitiés et chacune de ces deux moitiés constitue un individu indépendant qui se développe comme celui dont il provient. Plus tard de ces organismes rudimentaires et par adaptation, sont nées de vraies cellules comportant une partie plus dure, le noyau nettement différenciée du reste.

— Nonc, tout cela est merveilleux.

— Non, mon vieux, cela est naturel. Cela semble merveilleux à ceux qui l'ignorent et qui l'entendent pour la première fois. Que diraient-ils s'ils observaient les phénomènes dont le noyau de la cellule est le siège au moment où celle-ci se divise ? Rien n'est plus passionnant que d'étudier cette succession de phénomènes qu'on appelle *karyokinèse*. Rien n'est plus passionnant d'ailleurs que d'étudier n'importe quoi.

— En effet. Mais revenons à la gastrule.

— Tout à l'heure. Il importe au préalable de se faire une idée bien nette de la cellule et de la manière dont elle se multiplie. Le procédé-type est la division de la cellule en deux fragments. Il y en a bien d'autres : la *fissiparité*, division en deux ou plusieurs fragments, lesquels se développent en individus nouveaux ; le *bourgeonnement*, émission d'une expansion ou bourgeon en une région du corps du générateur, lequel bourgeon se développe en nouvel individu ; la *sporulation*, enkystement du protoplasma (substance constitutrice de la cellule) qui se divise rapidement en fragments libérés plus tard par la rupture de l'enveloppe. Ces fragments deviennent autant d'individus nouveaux ; la *gemmulation* naissance dans le corps du générateur d'amas de cellules (gemmules) qui sont rejetés à l'extérieur et constituent des individus nouveaux ; *le rajeunissement*, union, puis séparation de deux cellules, qui, ainsi rajeunies, peuvent donner lieu à des générations successives jusqu'au moment d'un nouveau rajeunissement ; *la conjugaison*, union plus complète de deux cellules, etc., etc.

— Nous pouvons maintenant parler de la gastrule.

— Parfaitement. Voici la théorie de la gastrule.

Des cellules se groupent, formant un amas semblable à une mûre et qu'on appelle **morule.** Plus tard les cellules centrales s'écartent du centre pour aller se loger dans la périphérie et la morule devient une sphère creuse qu'on appelle **blastule.** La juxtaposition des cellules dans la blastule constitue un vrai tissu. Dans la blastule il se produit, à un moment donné, un enfoncement en doigt de gant, qui rapproche la paroi supérieure de la paroi inférieure et la blastule devient une espèce de poche allongée qu'on appelle **gastrule.** Dans la gastrule les cellules se disposent en couches ou **feuillets germinatifs.**

— Il doit y avoir des quantités de cellules. Elles sont très petites, n'est-ce pas ?

— En effet, toutes ces cellules qui se groupent pour former la morule d'abord, puis la blastule, puis la gastrule, puis les feuillets germinatifs et par suite tous les tissus du corps, sont extrêmement petites et leur nombre est très grand. Le corps d'un homme en contient quelques dizaines trillions. On ne peut les voir qu'avec le microscope. On les mesure en microns, c'est à dire en millièmes de millimètres. Notre corps, ainsi que celui de tous les animaux et de tous les végétaux est composé de cellules.

**PARAF-JAVAL.**

(*A suivre*).

(1) Voir l'*anarchie* à partir du n° 1.

# L'Art et la Vie Anarchiste

### RÉPONSE & EXPLICATIONS NÉCESSAIRES

Bien que je pense m'être exprimé assez clairement dans mon article sur l'Art, je crois qu'il est préférable avant d'aller plus loin de s'entendre d'abord sur la définition que je prête au mot Art.

J'entends par « Art » ce qui a pour but de provoquer chez les individus des plaisirs ou des jouissances sentimentales, la poésie, la musique, le théâtre, la peinture et la sculpture, c'est à dire ce que l'on appelle les « Beaux Arts » ou Arts libéraux.

C'est donc ces arts que je combats et nullement ce qui se rattache d'une façon directe à la vie de l'homme (l'alimentation, le vêtement, l'habitation etc.) c'est à dire les arts manuels, les arts « scientifiques » qu'il me plairait de nommer les « arts de la vie »

Je considère utile à mon individu d'avoir des vêtements chauds l'hiver, légers l'été, imperméables pendant les intempéries ; utile également de m'asseoir sur des sièges confortables, de me reposer dans un lit moelleux, de m'entourer du confort que la science a mis à ma disposition, ( électricité, bains modernes, moyens de locomotion, machines destinées à diminuer le labeur humain, habitations hygiéniques pourvues d'air et de soleil etc.) ; utile aussi de trouver autour de moi les courbes en harmonie avec le sens de ma vue, de mon acoustique, courbes d'ailleurs en accord parfait avec les règles de l'hygiène et du confortable.

On voit donc que je n'ai rien d'un sauvagiste ni d'un Boschiman.

Je considère inutile pour moi de lire des poésies d'Alfred de Musset, de Verlaine, de Baudelaire et même de Clovis Hugues, de m'extasier béatement devant des toiles de Corot, Monet, Marquet ou Bonnard, de pleurer, rire... ou dormir au son d'un orchestre bruyant ou d'un violon grincheux.

Je dis que ceux qui ont imprimé ces poésies, qui ont fabriqué la toile, le papier, les couleurs, les instruments, et tout le matériel nécessaire à ces choses ont perdu leur temps, puisqu'ils ont fait du travail inutile. Quant aux artistes, ils n'ont obéi qu'à une influence individuelle mais ils ont moins fait, au point de vue du progrès de l'humanité, que l'artisan de la découverte la plus insignifiante.

En résumé, nous sommes donc en face de choses absolument différentes et il est tout naturel que nous pensions à y appliquer une sélection, à notre profit bien entendu.

Nous devons donc retenir et favoriser ce qui nous est utile et repousser tout ce que l'expérience nous aura démontré être négligeable.

« La vie anarchiste » telle que je l'entends est une vie de bonheur, de joie, dans la nature et par la science, et non une existence de rêveries ou de pleurnicheries sentimentales.

Ensuite je voudrais également répondre deux mots au camarade Péronnet.

Il nous dit qu'il admet que bon nombre d'artistes sont des déséquilibrés. Pourquoi ? Ce n'est pas certes un argument en faveur de l'art, si celui-ci exalte les individus jusqu'à la monomanie et à l'aliénation mentale.

Mais le camarade Péronnet nous dit que, par contre, il y a de - bons aatistes - et que ceux-ci nous font aimer la nature ? Comme si l'être humain avait besoin qu'on lui apprenne à aimer la nature, dont il fait partie, au sein de laquelle il vit. et qu'il doit, non pas aimer aveuglément, mais seulement dans les circonstances qui lui seront favorables, et combattre, s'il y a lieu, dans sa lutte pour l'existence.

Je ferai aussi remarquer au camarade Péronnet que la question de beauté est purement personnelle ; par exemple il nous cite Courbet, Monet et Pissaro comme résumant sa conceptiou de l'art, pourtant tous les artistes ne seront pas d'accord à ce sujet, beaucoup d'avis seront différents.

Où est le beau ? Dans la Vie anarchiste : c'est à dire à la fois naturelle et scientifique.

**André LORULOT.**

P.S.— Je pense qu'il est inutile d'insister sur les définitions baroques de certains philosophes : « L'Art est tout dans la Vie, il nourrit le cerveau, le corps est une guenille, une enveloppe négligeable que nous devons dédaigner pour nous consacrer aux jouissances artistiques. »

Ce serait une victoire trop facile.

**A. L.**

---

*Une controverse fort intéressante et toute de camaraderie, s'est ouverte à propos de l'article de* **A. LORULOT** *sur l'***Art et la Vie**.

*La soirée du mercredi 17 mai, aux Causeries populaires du XI<sup>e</sup>, sera réservée à une discussion entre les camarades Lorulot, Péronnet, Israël, et ceux que la question passionne.*

*Les camarades de province voulant donner leurs idées à ce sujet peuvent les envoyer. La camarade Mahé soutiendra leur thèse.*

*Il sera donné un compte-rendu analytique de la causerie dans l'*anarchie. *Un camarade sténographe est même demandé à ce propos.*

---

## POINTS DE VUE

Lorsque les possédants, poussent les hauts cris au moment où les ouvriers font entendre de sourdes rumeurs de révolte et qu'ils essaient de le tromper par de grands mots de république, de démocratie, de socialisme, ils se mettent bien inutilement en mauvaise posture, car un rapide examen suffit à nous convaincre que, dans l'état actuel des choses, l'humanité marche à rebours.

En effet, pendant que les travailleurs après une journée de labeur éreintant, viennent se confiner dans leurs demeures où toute règle d'hygiène est inconnue, certains de ces mêmes travailleurs, bâtissent des palais splendides, de magnifiques maisons bourgeoises ou les moindres petits détails sont combinés afin d'assurer aux hôtes de ces demeures la plus parfaite santé et le plus grand bien-être.

Et pour qui donc élève-t-on ces édifices ?

Pour ceux là même qui n'ont jamais su faire aucun travail utile et dont la vie toute entière s'écoule dans une lâche et fastidieuse oisiveté.

Dans une société où toutes les valeurs marchandes s'échangent contre des jetons, certaines gens n'ont même pas deux ronds pour s'acheter du pain alors que d'autres possèdent des fortunes colossales se chiffrant par millions, soigneusement enfermés dans de solides coffre-forts.

Une somme considérable d'efforts, des milliers d'énergie sont inutilement engloutis dans des entreprises qui ne profitent en rien à l'humanité, tels la construction des églises, des palais de justice, des banques, des prisons, des casernes, des forteresses, des vaisseaux cuirassés. Une unité de ces derniers, par exemple, coûte une trentaine de millions et demande un effort de cinq ou six années de travail ; or, une torpille ou une roche sous marine peut l'envoyer, au fond de la mer, en quelques secondes.

D'autres énergies, des milliers, nombrent la formidable armée des gens dont toute la vie n'est employée qu'à faire des gestes ridicules et vides de sens : fonctionnaires, gouvernants, politiciens, soldats, douaniers, policiers, juges et combien d'autres.

Que déduiront les individus doués d'une mentalité saine et que ne guide pas un étroit esprit de parti ou un arrivisme effréné, de toutes ces constatations ? Ils se porteront vers l'anarchie, la négation de toutes les absurdités connues sous le nom de patriotisme, de religion, de propriété, d'état, de loi, d'autorité ; l'affirmation, scientifiquement démontrée, du bien être de chacun et de tous. Ils trouveront naturel de se révolter contre ceux qui encombrent leur route.

**Camil CHAVIN.**

---

## LE VENT EST A L'UNION !

S'il existe de trop nombreux sectaires, ennemis de tout effort et de toute organisation véritables, nous avons par contre l'heureuse chance de posséder d'infatigables champions de l'apaisement, de l'union, que nous ne saurions trop louer de leur énergie méritoire.

C'est ainsi que M. Georges Paul, dont les camarades ont pu apprécier toute la valeur, dans les nombreuses études documentaires, qu'a publiées le « Libertaire », fait appel, dans un article paru le 15 avril, à l'accord entre les socialistes et les anarchistes.

Dans cet article, il est dit, entre autres bonnes choses, que l'antagonisme existant entre leurs théories s'effaçant sensiblement, il n'y aura bientôt plus ni socialistes, ni anarchistes, mais qu'ils seront tous réunis, la main dans la main, dans un parti intermédiaire qui serait le parti syndicaliste révolutionnaire.

Quel beau spectacle ne verrions nous p[illegible] alors !

La désunion et la méfiance qui déchiraient jusqu'à présent le prolétariat organisé (?) faisant place à une tactique commune, féconde en résultats appréciables aux prochaines élections législatives de 1906.

Mais comme d'autre part, si M. Georges Paul, ainsi que bien d'autres libertaires, sont partisans de l'union avec les socialistes, ces derniers de leur côté, ne dédaignent pas de s'allier avec les partis bourgeois « avancés », le voilà donc tenu, lui et ses amis, sinon à se compromettre, tout au moins d'observer une neutralité plutôt inquiétante.

Et puis, de plus, comme les théories socialistes ne sont pas hostiles au syndicalisme, tandis qu'au contraire les idées anarchistes lui sont absolument opposées qui est-ce qui fera des concessions ? Deviendrons-nous tous syndiqués ?

Je crois que seuls les anarchistes feront des avances et que, pour combler le fossé qui les sépare des socialistes, ils s'empresseront de jeter tout ce qui faisait leur logique, leur force et leur raison d'être pour arriver jusqu'à ces nouveaux alliés, qui les attendent, eux, sans broncher, et au contraire, heureux de cette aubaine.

Y a-t-il lieu, néanmoins, de nous montrer atteints par ce virement possible d'un grand nombre de militants libertaires... ?

Je ne crois pas, loin de là, qu'ils s'en aillent donc, et le plus tôt sera le mieux, ils ont assez longtemps gêné et retardé notre marche en avant.

Pourtant, un dernier conseil. Pourquoi se creuser ainsi la tête pour former les cadres du nouveau parti ? N'existe-t-il pas déjà ? M. Georges Paul est vraiment injuste à l'égard de l'A. I. A. T.

Ce serait pourtant le moment, vu le prochain congrès de cette association, de leur porter cette proposition magnifique, qui je pense, obtiendrait tous les suffrages.

Allons du courage et d'ici un an vous pourrez peut-être conquérir au Parlement quelques sièges de plus à la classe ouvrière.

Au revoir, mes amis et bonne chance !

Quant à nous, individualistes, qui n'attendons pas la force des idées que nous préconisons, du nombre de leurs partisans, mais bien de leur valeur individuelle, nous n'avons que faire de concorde et de paix avec des gens dans lesquels nous persistons à ne voir que des adversaires !

Qu'ils se hâtent de rejeter les préjugés qui leur remplissent encore le cerveau et alors nous serons prêts à les accueillir en amis, en camarades.

**RÉDAN.**

---

# A Travers les Réunions

Salle du Centenaire, rue des Entrepreneurs, samedi dernier, des camarades avaient organisé une réunion pour préparer de la plus gentille façon la venue du petit d'Espagne.

Une sorte de marché, coupé du côté droit et au fond par l'angle d'une galerie, le déversoir, à l'heure du bal, pour parents tranquilles, l'endroit où l'on fabrique des unions entre deux verres. Une remarque heureuse, ni république, ni drapeaux, ni aucuns de ces emblèmes de société ressemblant aux cocardes de bœuf gras.

C'est Chauvière, le député-réclame de la réunion, qui commence. Petit et maigre, la redingote et le tube l'écrasent. Les pommettes sont plaquées de rouge. Sa voix est forte et donne, à qui ne le sait, une impression différente de la réalité. Elle claironne par saccades brusques et il émeut fort la salle garnie en partie de ses électeurs.

Il dit, pas mal, de banales choses de circonstance.

Malato, après avoir entonné un «camarades» qui surprend l'assistance, nous fait revivre les affaires d'Alcala del Valle, de Montjuich, de la Mano Negra. Cet homme, dont tout le monde, connaît la simplicité, fait montre, lorsqu'il cause, d'une érudition fastidieuse, citant des noms, des villes. Il a le tort, qui déplace un peu trop la question, de faire une trop large part de responsabilité à ce petit morveux de tyranneau.

C'est ce que souligne Libertad, qui prend la note pratique. On voit que ce dernier, ne connait pas entièrement ce public. Sa moquerie dépasse la note parfois et fait rire au lieu de faire réfléchir.

Les camarades annoncés avaient cette fois de bonnes raisons pour ne pas venir.

Un mot pour rire : A l'ordre du jour traditionnel, un camarade demanda que fut joint le mot libertaire, à la liste des protestataires. Satisfaction lui fut accordée.

En finale, réunion assez intéressante, sans arbitraire ni d'une part ni de l'autre ; le côté pécuniaire a été médiocre ; que les camarades ne se désintéressent pas de ce côté de la question et ne laissent pas les organisateurs dans l'ennui.

**LE BALADEUR.**

---

# Revue des Journaux

**Le Libertaire.**

De Urbain Gohier, dans sa note acerbe, quelques critiques au mouvement révolutionnaire qui ne manquent pas de vérité.

Manuel Devaldès écrit sur le *respect aux morts* un article d'une verve, d'une ironie coupante. Je lui reprocherai quand même de se laisser aller à dire des mots inexacts. Saluer n'est pas plus l'usage d'un *goitreux* que d'un cou de cigogne, et être *cocu* est un fait dont Devaldès peut connaître toute la banalité. On n'est pas à l'abri de ces accidents, si accident il y a dans le second cas.

Ah ! si l'on pouvait dire quelque chose en ne disant rien, Yvetot serait bien content. Il frappe avec une fleur de sa rhétorique le *Congrès de l'Unité*.

Diable, Francine est rosse pour ses pareilles. Et lorsqu'elle a parlé de la femme nerveuse, de la femme-mère s'occupant par conséquent de la maison, elle n'a pas voulu faire sa psychologie.

Enfin, nous avons des détails sur les Senoussi. Passionnant.

Tailhade, pour ses broutilles sans art, a pris un pseudonyme : Noel Paria.

Argus trouve des mots très cruels pour M. le Préfet de la Haute-Vienne : Cassagneau-La-Mitraille ; pour Théodore Haviland : grossier Yankee. Une réflexion juste en terminant.

**Les Temps Nouveaux.**

Une note historique sur la *Réaction de 1790-1791 de Kropotkine*, faite avec le soin qu'il sait apporter à ce qui concerne les sciences exactes. Les Jacobins d'alors étaient bien les mêmes que ceux d'aujourd'hui.

Un coup de crocs de A. Martin aux parlementaires, qui ne manque pas de dents.

Laurent Casas complète la série d'articles de divers sur la soi-disant prospérité américaine, au pays des huit heures.

Bibliographie. — Une partie un peu trop flatteuse de A. Girard sur *En Révolte*, de Antoine Nicolaï ; la deuxième de J. Grave, sur *Catholiques français et leurs difficultés actuelles*, de Léon Chaine, et qui montre que Grave a beaucoup de temps et de place à perdre. Que n'a-t-il convoqué M. Chaine dans son cabinet et parlé avec cet homme s'il le pensait sincère. On aurait parlé d'autre chose pour tout le monde.

**LE LISEUR.**

---

## CE QU'ON PEUT LIRE

La Morale anarchiste. — Aux Jeunes Gens. — Anarchie et Communisme. — Organisation de la Vindicte, 0 fr. 10, par *P. Kropotkine.*

Les Temps Nouveaux. — Broch. à 0 fr. 25, par *P. Kropotkine..*

Patrie, Guerre, Caserne.— Broch. à 0 fr. 10, par *Charles Albert.*

Immoralité du Mariage. — Broch. à 0 fr. 10, par *René Chaughi.*

La Substance Universelle, 1 fr. 25. — Le Libre Examen, 0 fr. 25. — L'Absurdité de la Politique, 0 fr. 15, par *Paraf-Javal.*

L'Anarchie et l'Eglise. — A mon frère le Paysan. — Br. à 0 fr. 10, par *Elisée Reclus.*

Les Documents socialistes : 0 fr. 25, broch. par *A. Dal.* ; préface par *Ch. Malato.*

Autour d'une Vie ; Conquête du Pain, par *P. Kropotkine.* — La Société Future ; L'Individu et la Société, *J. Grave.* — Dieu et l'Etat, *Bakounine.* — Volumes à 2 fr. 75.

Organisation, Initiative, Cohésion. — La Panacée-Révolution. — Le Machinisme. — Enseignement bourgeois et Enseignement libertaire. — La Colonisation. — Br. à 0 fr. 10, par *J. Grave.*

Les Déclarations d'*Etiévant*, prem. et deux., 0 fr. 10 chaque.

---

*Il est évident que les frais d'envoi grèvent ces prix.*

On nous communique :

**AUX ENFANTS.**— *Propagande par l'image.*

L'Union ouvrière de l'Ameublement fait tirer une image en couleurs de la vie anarchiste de Louise Michel pour donner gratuitement aux enfants. Cette image est artistiquement dessinée et commentée par Hénault et Malato, elle sera prête le 15 mai. Les groupes qui en voient l'utilité sont invités à faire de suite leur commande. Le prix est, pour mille images : **10** francs, les frais du colis postal sont à ajouter en plus ; pour cent images : **1.25** franco.

Adresser les commandes à Cussy, secrétaire, 30, rue Durantin (XVIII<sup>e</sup>), Paris. Permanence de l'Union, 4, passage Davy, les mardis soir.

---

## OU L'ON DISCUTE OU L'ON SE VOIT

*Nous insérons sous cette rubrique les communications des camarades.*

*Nous leur recommandons d'être le plus concis possible. Nous ne pouvons insérer que les communications nous parvenant le mardi avant midi.*

*Nous désignons aussi les endroits où une contradiction nous paraît utile.*

*Les Universités Populaires nous feront tenir leur programme mensuel.*

**Causeries Populaires du XVIII<sup>e</sup>**, 30, rue Muller. — Lundi 8 mai, à 8 h. et demie, *Entretiens d'un philosophe ; Réminiscences*, discussion de tous.

Jeudi 4-11 mai, à 9 h., *Cours d'espagnol.*

**Causeries Populaires du XI<sup>e</sup>**, 5, cité d'Angoulême. — Mercredi 10 mai, à 8 h. et demie, *La Chimie Nouvelle* (II), par le camarade Louis Bousquet.

**L'Aube Sociale,** Université populaire, 4, passage Davy, avenue de Saint-Ouen. — Mercredi 10 mai, causerie sur la *Libre Maternité*, par la camarade Jeanne Dubois.

**La Camaraderie,** causeries populaires du XIV<sup>e</sup>, 13, rue de la Sablière ; jeudi 4 mai, à 8 heures et demie, discussion *sur un peu tout.*

**Causeries Populaires de Courbevoie,** Salle Gymnase, 7, avenue Marceau. — Tous les samedis, à 8 heures trois quart, *Les mondes, la terre, la vie*, par le camarade Paraf-Javal.

**Fo[illegible]ation Universitaire de Belleville,** [illegible]e de Belleville. — Mercredi 10 mai, [illegible] heures et demie, *Socialisme et économie agricole*, par Gelly.

---

Composée par des camarades.

*La gérante :* A. MAHÉ.

Imprimerie des *Causeries Populaires*
A. Libertad.